

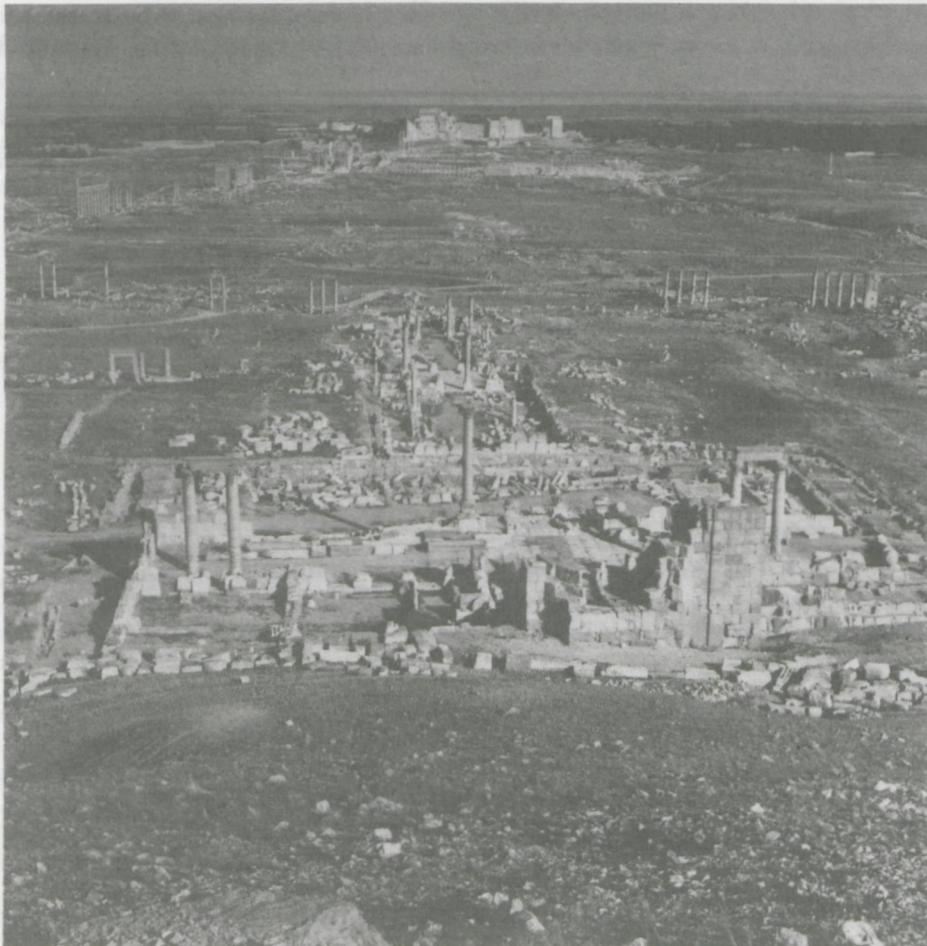
MICHAŁ GAWLIKOWSKI

## Palmyre: bilan provisoire

Un quart de siècle est passé depuis le début, en 1959, de nos fouilles à Palmyre, à la fois au Camp de Dioclétien et dans la Vallée des Tombeaux. Menés pendant les premières années par le regretté Kazimierz Michałowski, animés par lui jusqu'à sa mort, ces travaux continuent toujours, bon an mal an, dans le secteur du Camp. Cette partie de la ville antique est déjà largement explorée et son histoire connue, dans ses grandes lignes, depuis le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à l'époque ayyoubide.

Le choix du Camp de Dioclétien s'est révélé judicieux. Inspiré, comme l'a souvent répété K. Michałowski, par une brève remarque de Jean Starcky, il a pris en compte à la fois l'intérêt scientifique de l'endroit, où plusieurs questions

déjà posées attendaient leur réponse, et la situation des débutants où se trouvait notre équipe. En effet, nous avons encore à apprendre la civilisation palmyrénienne, sa langue, son art, son architecture; il était donc plus sage de s'attaquer au départ à un ensemble familier aux archéologues classiques, tel que ce camp romain (fig. 1). Loin, cependant, de songer à un chantier uniquement d'école, Michałowski choisissait ce terrain pour résoudre en premier lieu un problème bien délimité: le décor architectural du Camp de Dioclétien accusait les traits stylistiques plus anciens que le règne de cet empereur. Remarquée de bonne heure, cette particularité troublante fut à nouveau relevée par D. Schlumberger, avec la verve qui lui était propre,



1. Camp de Dioclétien vu vers l'Est. Au premier plan, les *principia* (1966).

bientôt après le début de nos fouilles; le savant entendait démontrer que nous aurions affaire au quartier général d'Odinat et de Zénobie que l'armée romaine se serait approprié.

D'autre part, des indices épigraphiques que J. Cantineau a déjà correctement interprétés dès les années trente permettaient de s'attendre à la découverte d'un important sanctuaire, tout fixé sur le terrain par un portail debout inscrit au nom de la déesse Allat. Michałowski décida de laisser ce secteur de côté, malgré son attrait évident, et de commencer par l'exploration systématique de l'installation militaire.

La première saison fut donc principalement consacrée à la *porta praetoria* qui introduit dans le Camp à partir d'une rue transversale de l'époque palmyrénienne. De suite, un fait important a été constaté: au lieu de se juxtaposer au système urbanistique préexistant, comme on l'avait cru, la liaison entre deux ensembles à orientation différente fut effectuée d'une façon harmonieuse, grâce à un fléchissement étudié du dispositif d'entrée.

La fouille a continué par secteurs le long de la grand'rue du Camp, la *via praetoria*, en passant

par le tétrapyle, ou plus correctement *groma*, monument qui marquait le centre théorique de l'établissement militaire (fig. 2). L'étude de cette rue s'est révélée moins simple que l'on pourrait escompter, du fait des constructions tardives qui l'ont progressivement envahie. Ce contretemps apparent apporta cependant des résultats intéressants: c'est pour la première fois à Palmyre, et l'une des premières dans l'archéologie syrienne que l'habitat tardif sur un site classique ait reçu l'attention qu'il mérite en tant que témoignage historique. Michałowski a eu la satisfaction d'obtenir bientôt un repère chronologique précis pour ces constructions, lorsqu'il trouva sous le sol d'une pièce un trésor des *solidi* du milieu du VII<sup>e</sup> siècle.

En même temps, ces murs intrusifs ont rendu une ample moisson de sculptures et d'inscriptions dont ils étaient littéralement truffés; c'est ainsi que nous nous sommes faits la main sur ces monuments de la civilisation palmyrénienne que l'on ne pouvait guère espérer de trouver dans ce secteur. Abordant à son tour le *forum* du Camp au bout de la rue, avec ses colonnes rassemblées en vue du remploi et finalement enfouies sous le niveau de la



2. La *via praetoria* du Camp vers les *principia*.

place, par-dessus un bâtiment du I<sup>er</sup> siècle et des fours de potier plus récents, la fouille est arrivée au pied des *principia*, monument communément appelé Temple des Enseignes.

Ces premières années se sont soldées par cinq volumes publiés coup sur coup après chaque campagne. Les rapports préliminaires ainsi mis en circulation entendaient faire connaître la nouvelle entreprise et soumettre les premiers résultats à la discussion. En même temps, Michałowski pouvait publier de très nombreux monuments figurés, décorés, inscrits des trois premiers siècles, avant même que les couches correspondant à cette époque aient pu être retrouvées.

Parallèlement, des recherches étaient poursuivies dans la Vallée des Tombeaux. Avec l'hypogée de Zabda, puis deux tombeaux anonymes qui consistent chacun en un hypogée surmonté d'une tour, d'autres sculptures ont vu le jour, cette fois dans leur contexte d'origine. Ainsi, sur l'un et l'autre chantier, le contact avec la civilisation palmyrénienne était établi.

En 1965 commençait la fouille du Temple des Enseignes pour se poursuivre jusqu'en 1970. Le bâtiment présentait, au milieu d'un amas de gros blocs écroulés, quelques pans de murs, des colonnes debout, enfin une abside centrale avec la tour adjacente. Dégagé d'abord de l'intérieur, ensuite du dehors, l'édifice des *principia* est planté sur une terrasse artificielle par-dessus d'un aqueduc qui vient d'Abu Fawares à une vingtaine de kilomètres de là et qui continuait le long de la Grande Colonnade. L'utilisation prolongée du bâtiment nous a privés des trouvailles associées à la fonction militaire; en revanche, les fragments funéraires et votifs remployés ne manquaient pas, comme d'habitude.

A partir de cette étape des fouilles, les volumes annuels ont cessé de paraître. Ce n'était pas par essoufflement, mais parce qu'il fallait d'abord terminer les travaux dans l'ensemble du monument; il aurait été inutile de le morceler, comme aussi de le publier en remettant l'étude plus poussée à plus tard. Or, il s'agissait d'établir la chronologie de l'édifice, et par là même de tout le quartier du Camp, compte tenu de l'hypothèse Schlumberger.

La question pouvait se résumer en termes fort simples: Odainat ou Dioclétien? Autant l'ensemble des constructions, et les *principia* en particulier, portent toutes les caractéristiques d'un camp romain, alors même que l'inscription de fondation

date d'après 293, autant le décor architectural des *principia* correspond au style en vogue vers 250, celui des colonnades dans la partie basse du Camp remontant au II<sup>e</sup>, voire au début du I<sup>er</sup> siècle. On pouvait donc croire que le Camp était celui d'Odainat, „correcteur de tout l'Orient”, et qu'il fut usurpé par les tétrarques.

Ce n'est pas la poterie commune, encore très peu étudiée et très stable dans ses formes, qui pourrait trancher entre les dates aussi proches. Finalement, c'est la restitution graphique du décor et l'étude métrologique qui ont apporté l'argument décisif: tout le décor s'est révélé remployé et provient de plusieurs monuments différents, sans doute des tombeaux. L'architecte a intégré ces éléments, dont la qualité dépassait largement les possibilités de son équipe, en un tout cohérent. L'édifice compte parmi le mieux conservés dans sa catégorie, et parmi les très rares *principia* tardifs. Il n'a rien à voir avec les rois de Palmyre.

La publication du monument a paru en 1984. Elle n'épuise pas, bien entendu, la matière fournie par la fouille et relative à l'installation militaire. Tout récemment, un autre bâtiment contemporain a été dégagé dans l'encoignure Sud-Est du Camp. Divisé en deux nefs par une série des piliers, il représente le grenier légionnaire, complet avec des moulins mécaniques qui fonctionnaient grâce à un système des roues dentées, mues à force des bras. L'établissement servait jusqu'aux premières décennies du VII<sup>e</sup> siècle, certainement jusqu'à l'invasion perse de 613 et peut-être pendant la dernière dizaine d'années du pouvoir impérial avant la perte définitive de la province en 636. Du même coup, la durée de l'affectation militaire du Camp est établie dans les mêmes limites.

Des sondages repartis un peu partout dans l'enceinte du Camp ont démontré que la surface protégée restait pour une bonne part libre et parfois cultivée. C'est sans doute cette disponibilité du terrain qui rend compte du choix du site comme siège de la garnison. A l'époque palmyrénienne, le quartier se situait en dehors du rempart, retrouvé en 1972 le long de la Colonnade Transversale, construite comme un boulevard extérieur qui donne latéralement accès au Camp. Les abords, enveloppés plus tard par l'enceinte tardive, faisaient partie de la nécropole. Ainsi, une grotte derrière les *principia*, fouillée en 1970—72 par A. Sadurska, est apparue d'emblée comme un tombeau familial fondé en 138 par un certain 'Alainê. Bien qu'utilisé comme carrière par les

bâisseurs du Camp, le tombeau a conservé nombre d'éléments de construction et de sculptures, parmi lesquelles les dalles à banquet qui reposaient sur des sarcophages et représentaient la famille avec toute la profusion du luxe des habits brodés, tant caractéristique pour l'art funéraire de Palmyre. La publication très détaillée de cette trouvaille importante a suivi de près la découverte.

A partir de 1974 les travaux ont pu se porter sur le sanctuaire d'Allat, localisé déjà auparavant dans la partie Nord du Camp (fig. 3). Comme nous n'avons pas tardé à constater, il subsistait au milieu des casernes jusqu'à la fermeture des temples païens sous Théodose, lorsque la cella fut démontée et la cour du téménos reçut une maison à péristyle construite avec les débris. Les origines du sanctuaire remontent cependant à la première moitié du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Plus de quatre siècles d'histoire religieuse sont ainsi illustrés.

Notre équipe, élargie pour la circonstance par des collègues néerlandais avec le Prof. H.J.W.

Drijvers de Groningen, s'est attaquée d'abord au téménos, fortement bouleversé par les constructions tardives, pour aborder en 1975 la cella du sanctuaire (fig. 4). Circonstance rare et heureuse, le mobilier du temple a survécu dans les ruines, avec des centaines de lampes votives et de nombreuses sculptures dont la statue du culte. C'est cette pièce en marbre, restaurée bientôt et exposée au Musée de Palmyre, qui a d'abord fixé l'attention (fig. 5). Il s'agit d'une oeuvre d'un atelier grec, selon toute apparence copie d'un original du V<sup>e</sup> siècle sorti du cercle de Phidias; alors que la tête est simplement celle de la Parthénos, d'autres détails, comparés à certains monuments athéniens d'époque, permettent d'entrevoir un type nouveau, proche mais distinct de l'Athéna Parthénos.

Que ce que cette statue est venue faire au temple d'Allat? La réponse est claire: la déesse arabe était communément identifiée à Athéna, armée elle aussi, à Palmyre comme ailleurs en Syrie et notamment par des inscriptions du sanctuaire



3. Le temple d'Allat (1975); au fond à gauche, l'escalier des *principia*.



4. Le temple vu de l'Ouest au fond, la porte du téménos et la restauration du portique d'entrée (1975).



5. La statue d'Athéna après restauration.

même. Installée dans la cella qui remonte au II<sup>e</sup> siècle, probablement à l'occasion de sa construction par un épimélète nommé Taimarsû, elle côtoyait cependant une image plus ancienne qui nous est connue par une inscription et par son socle resté en place.

En effet, la cella du II<sup>e</sup> siècle est venue enchâsser l'ancienne chapelle, demeurée intacte au fond du monument nouveau d'aspect tout vitruvien. C'est pour cette raison que le sol du temple est en contrebas très marqué par rapport au niveau attendu. La chapelle, devenue l'adyton du temple, gardait sa porte à deux battants qui s'ouvrait sur une niche abritant une statue assise entre deux lions, conforme à l'iconographie archaïque de la déesse, d'avant l'adoption du type grec d'Athéna. Telles sont les conclusions toutes récentes en train de se dégager de l'analyse architecturale des vestiges conservés au niveau du sol.

Cet état du temple a subi une destruction violente lors du sac de Palmyre par Aurélien. La restauration a bientôt suivi, mais la vénérable idole fut désormais disparue, sa niche condamnée, et un baldaquin à quatre colonnes placé au-devant pour accommoder la statue d'Athéna installée sur l'axe du temple à partir de quelque autre location qui lui revenait à l'origine. Des fondations dans la cour nous ont préservé nombre de sculptures

archaïques abattues lors du même sac, dont un grand relief mural de lion qui devait garder l'entrée du sanctuaire, remodelée entièrement par les fondateurs du Camp (fig. 6). Cette sculpture est également restaurée par le même Józef Gazy qui a pris soin de l'Athéna.

L'aire du Camp de Dioclétien est déjà pour la plupart explorée et ses monuments majeurs tous dégagés. Il reste encore beaucoup de détails à vérifier, mais il serait intéressant de songer à quelque nouveau secteur des ruines de Palmyre.

Cependant, l'intérêt supérieur de ce site unique demande que l'on prenne soin, en premier lieu, de ce qui est en danger. Parmi les monuments qu'il convient de mentionner à ce propos, il faut signaler les tours funéraires. Ces tombeaux qui hérissent les abords de la ville antique exigent en effet des soins urgents, sans parler des relevés qui restent sommaires. Encore plus urgente me paraît la sauvegarde des constructions en brique crue du quartier Sud, qui remontent sans doute au I<sup>er</sup> siècle. Longtemps protégées par les sables, ces vestiges ont été récemment mis à nu par les eaux torrentielles du *wadi* voisin. L'une et l'autre de ces tâches exigeraient un effort concerté. Nous nous y associerions volontiers à nos collègues syriens si de telles décisions seront prises.



6. Le lion gardien du sanctuaire, restauré devant le Musée de Palmyre.